Le livre de la chaumière

Autor(en): **Millioud, Alfred**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-210156

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

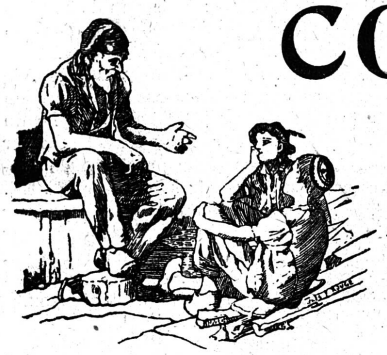
http://www.e-periodica.ch

52me ANNÉE — N° 3. Samedi 17 janvier 1914.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 17 janvier 1914 : Le Livre de la Chaumière (Alfred Millioud). — Ressuscités ! — A propos du 24 janvier 1798 (L. Mogeon) *(A suivre).* — La saucesse ao tzergotzet. — Réponse au problème. — L'orateur malgré lui (C. R.)

LE LIVRE DE LA CHAUMIÈRE

Le Livre de la Chaumière, ainsi est intitulé le récent ouvrage de M. Alfred Millioud [1] Livre curieux, d'esprit à la fois oriental et vaudois, et débordant de pensées, tellement qu'elles s'emmêlent parfois un peu dans le cerveau du lecteur. On devine que l'auteur écrit non pour le gros public, mais pour lui-même et qu'il ne se soucie des succès de librairie. Heureux poète, heureux croyant, chantant la foi, l'amour, la joie de vivre ! Et quelle grâce dans le style ! On lira et relira avec ravissement le récit que fait au gouverneur d'Aigle, du temps de LL. EE. de Berne, ce meige d'Anzeindaz, jeté en prison pour un prétendu sacrilège qui était un acte de piété. D'un autre tour, mais d'une même sereine philosophie, les *lieder* et le *Journal de Louise,* journal d'une jeune femme tendre et pure, que terminent ces préceptes : « Ne nous habituons jamais à vivre. Que chaque seconde nous soit un émerveillement. Voici le secret de créer la jeunesse en soi : considérer les plus vieilles choses comme si on ne les avait jamais vues, constamment renaître à l'admiration. »

Chose rare en ce pays-ci, le sage qui a écrit le *Livre de la Chaumière* ne fait la morale à personne : c'est un sage aimable, un vrai sage. Aussi pour le *Conteur vaudois,* qui n'a jamais beaucoup aimé les sermonneurs, est-ce un double plaisir que de signaler l'apparition de ces pages ornées ci et là de vignettes de l'excellent peintre Frédéric Rouge.

Voici au reste un extrait du récit du *Meige d'Anzeindaz.* Mieux que tout ce que nous pourrions dire, il donnera une idée du charme de ce livre. Dans sa cellule, le bon meige conte au puissant gouverneur un épisode de sa jeunesse, la première sortie qu'il fit avec son père. Les lettres romandes ne comptent pas beaucoup de morceaux d'une poésie aussi prenante. V. F.

...Où je suis né ? Au village, comme tout le monde. J'ai eu deux frères, qui étaient avant moi. Ils étaient plus remuants et plus fiers, ils avaient plus de voix et de gestes. Mon père me prenait pour ainsi dire en pitié et ma mère me protégeait.

Tenez, je me souviens maintenant que je vous parle, Monsieur le Gouverneur, qu'un jour le père, ayant mis ses souliers à gros clous et ses guêtres de peau, dit à la mère : « Femme, coupez un morceau de lard dans la soupe du petit, il vient avec moi ». Je mangeai à peine, non pas à cause de l'œil sévère du père — il a tant travaillé pour nous habiller et nous nourrir, en été, en hiver, par les rochers, dans la neige — mais j'avais comme un coup au cœur, ma tête tout-à-coup bourdonnait de pensées vagues, le monde m'était devenu subitement un vrai monde, beau, étrange, immense; et ma mère qui repose depuis si longtemps au cimetière, était à genoux devant moi pour lacer mes souliers, encore propres et luisants, et ferrés à neuf depuis la dernière foire d'automne, car les deux frères et moi, nous allions pieds nus, tête nue, tout le temps. Oui ! Et je m'amusais avec les tresses pures de ma mère sur la nuque. Elle nous regarda du seuil de la cuisine, aller longtemps ; le père ne se retournait pas, moi souvent.

Voici que nous descendîmes dans un creux de ruisseau, et quand nous ressortîmes, le pays avait tourné, je ne vis plus ni le chalet, ni la mère, plus rien. J'aurais pleuré, mais le père me prit par la main. Bientôt, le soleil sortit aussi au-dessus des sapins, vers neuf heures ; nous n'allâmes plus dans l'ombre des collines, ni les pieds dans la rosée des prés, je commençai à sauter, à regarder autour de moi.

A midi, il faisait chaud, nous arrivâmes à des plaques de rochers toutes rouges, qui sortaient de l'herbe. Le père me dit : « Vois-tu des bêtes qui se chauffent là ? Ce sont des vipères, tu vas voir, je veux les tuer avec mon bâton ». Elles se sauvaient déjà en siffant; il en atteignit encore deux ou trois. Voyez-vous, j'éprouvai alors mon premier sentiment d'horreur. Contre la bête ? Non, contre la mort. Nous qui n'avons pas donné la vie à ce monde étrange, pourquoi la lui prenons-nous ? Je ne savais rien alors, je ne sais pas beaucoup plus aujourd'hui.

Je me retournais toujours, comme pour voir si ces bêtes revivraient. Le père, qui me tenait de nouveau par la main, me dit : « Petit, il y a de l'eau, mangeons un morceau ». Et nous nous assîmes, nous deux, un petit monde, dans une ombre fraîche et noire, avec le grand monde devant nous.

Cette heure m'inonde d'allégresse en ce moment où je vous parle, puissant Gouverneur.

J'avais onze ans, un père pour me garder, une mère pour m'aimer, un morceau de gâteau de noix dans une poche du sac, exprès pour moi ; et toute la création — le ciel, d'abord, penché sur moi comme mon père quand je m'endormais dans ma couchette, et bleu aussi loin que mes yeux pouvaient aller ; puis les arbres qui me saluaient de toute part, à cause d'une petite brise qui s'était levée ; et les cloches des vaches que j'entendais d'un côté et d'un autre, en les comparant avec les nôtres ; et les chalets que je voyais fumer dans cette paix de midi ; et tout me disait : tu es un des nôtres. Entends-tu ? Ecoute.

Je me souviens que le soir, j'escaladais tout seul les barrières ; on les appelle aussi délèzes, clédars, passoirs, c'est comme son sceau que l'homme met sur les pâturages jusqu'au bord des glaciers ; quand vous voyez le sceau, vous pensez au maître du sceau. Je passais les grands ruisseaux de pierre en pierre, les petits en cherchant mon élan de loin, et cette vie dura jusqu'au moment où les premières étoiles parurent et où mon père ne me permit plus.

Nous bûmes du lait dans deux ou trois chalets ; dans un, je vis pour la première fois un chien ; nous nous regardâmes les deux un moment sans rien dire ; il bougeait la queue, je te nais les mains derrière le dos ; il vint me lécher, nous fîmes des jeux, nous nous séparâmes tout tristes, et derrière mon père qui faisait de grandes enjambées, à cause du soir, je me retournais plus d'une fois pour crier : Adieu, mon chien. Les pâtres disaient : il ne cause pas beaucoup, le petit ; est-il malade ? Menez-le voir chez le meige.

Un meige, Monsieur le Gouverneur, c'est un homme qui a sa foi dans les herbes et dans les prières, pour guérir les gens et les bêtes. J'ai entendu plusieurs fois qu'à la plaine ils ont les médecins qui ont foi dans les herbes, et les pasteurs qui ont foi dans les prières ; ils font bien. Dieu vous garde en santé, Monsieur le Gouverneur, je vous le souhaite. Si vous me faites languir dans cette prison, je ne vous en veux pas quand même, vous ne savez pas ce que c'est.

Comme je vous le disais, nous rentrâmes tout enuités ; avec un ciel plein d'étoiles bleues ; bien loin, on entendait une, deux, trois clochettes, j'étais bien fatigué, la tête me chantait ; ma mère m'embrassa maintes fois, me porta au lit tout endormi, pria quand même, je le sais, à genoux devant ma couchette, et m'embrassa encore...

Alfred MILLIOUD.

[1] **Le Livre de la Chaumière,** par Alfred *Millioud.* Illustrations de Frédéric Rouge. Genève, A. Jullien, éditeur.

RESSUSCITÉS !

M. X., propriétaire, a un appartement à louer. Une dame vient le voir :

La dame. — Monsieur, je voudrais avoir un de vos appartements, que je connais, celui du troisième.

Le propriétaire. — Très volontiers, madame, mais permettez-moi de vous adresser, avant tout, une question.

La dame. — Ne vous gênez pas, monsieur, je vous prie.

Le propriétaire. — Vous n'avez pas de chats ? pas de chiens ? pas de singes ? pas de perroquets ?

La dame. — Je hais toutes ces bêtes-là, monsieur.

Le propriétaire. — Fort bien, madame (*Une petite pause.*) Avez-vous des enfants, madame ?

La dame, d'un ton attendri. — Trois, monsieur. Ils sont au cimetière.

Le propriétaire, à voix basse. — Pauvre dame ! (*Haut.*) Si vous voulez vous donner la peine de me suivre, je vais vous faire voir le logement du troisième.

La dame, après examen. — Je vous l'ai déjà dit : cela me convient, monsieur. Quel est le prix ?

Le propriétaire. — Huit cents francs, madame.

La dame. — Va pour huit cents francs, monsieur.

Le propriétaire. — Si vous voulez, nous ferons un bail. Au fait, tenez, ce bail, le voici tout rédigé. — Voulez-vous le signer, madame ?

La dame. — Volontiers. (*Elle signe.*) Allons,